

Feuilleton du Pays du dimanche : le sergent de ville

Autor(en): **Balley, Berthe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 124

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Perles et Rayons

Maintenant qu'on a fini avec la fameuse fabrication du diamant, reconnu impossible, si nous parlions de la fabrication des perles.

La perle est plus précieuse que le brillant. Cette valeur se multiplie rapidement jusqu'à des prix invraisemblables à mesure qu'elle s'applique à des perles de plus en plus grosses. Par exemple, une perle de belle eau et d'orient impeccable vaudra cinq à quinze francs le grain, si elle ne pèse qu'un grain, mais si elle pèse un carat, soit quatre grains, (exactement 0 gr. 2052), elle vaudra de cent à trois cents francs; deux carats, mille à deux mille; trois carats, dix mille à vingt mille francs. Au-dessus, la rareté devient telle qu'il n'existe plus, à proprement parler, de prix.

De plus, la forme de la perle est essentielle pour l'évaluation. Une perle doit se rapprocher le plus possible de la sphère parfaite. C'est seulement chez les perles très rondes qu'on trouve, par le jeu des fines lamelles concentriques de nacre, cet éclat chaud, velouté, caressant qui fait le charme de la perle.

Tous les coquillages peuvent produire des perles. C'est ainsi qu'on trouve des perles nombreuses chez les moules et chez la plupart des mollusques à coquille des lacs et des fleuves d'Europe et d'Amérique.

Les mulettes perlières du Rhin, du lac Tay en Ecosse, des fleuves et lacs de l'Amérique du Nord, fournissent ces perles allongées, de forme irrégulière, colorées le plus souvent, dont on se sert pour des incrustations, des pendentifs. Leur prix est

incomparablement moins élevé que celui des perles marines.

Celles-ci blanches, irisées, rondes, se rencontrent chez une huître spéciale, dite mère perle, avicula margaritifera, qui ne se reproduit que sur certains points du globe: le golfe Persique le détroit de Manaar à Ceylan, les Antilles.

Les plus belles perles viennent de Ceylan. Il y a là, en face de Condahy, à vingt milles de la côte, un immense banc d'huîtres perlières auquel chaque année, depuis des temps immémoriaux, on vient puiser les précieuses gouttes de nacre.

Soit qu'à force d'y pêcher, les fonds se soient épuisés, soit que quelque épidémie les ait ravagés, pendant de longues périodes, les huîtres perlières disparurent presque complètement. Le gouvernement anglais, pour permettre le repeuplement des fonds, a réglementé la pêche qui n'est permise chaque année que sur certains bancs à l'exclusion de tous les autres.

Les huîtres perlières sont de six à dix mètres de profondeur. Les plongeurs de Colang, sur la côte de Malabar, et les Loubath, continuent encore cette pêche difficile et périlleuse, mais de plus en plus on pêche maintenant les huîtres avec des engins spéciaux qui balayent rapidement les fonds et enlèvent tous les précieux mollusques.

La pêche se fait au commencement de février à fin mars. Pendant ces deux mois quarante millions d'huîtres, au bas mot, sont détruites.

C'est que pour trouver les perles, il faut tuer les huîtres. Aussitôt après la pêche on entasse dans des sortes de fosses carrées toutes les huîtres. On les laisse là, à pourrir jusqu'à ce que la putréfaction n'en laisse

plus que la coquille et... les perles. La perle sort du charnier.

Le plus souvent, la perle n'adhère pas à la nacre de l'écaille, elle est dans le corps même de l'huître, dans son « manteau ». Les pêcheurs n'ouvrent pas de force les huîtres vivantes, de peur d'entamer la ou les perles qu'ils y cherchent.

Leur procédé primitif avait de multiples inconvénients. D'abord, on tuait indistinctement toutes les huîtres, qu'elles fussent porteuses de perles ou non, et c'était tarir le repeuplement des fonds perliers.

Puis, ces monceaux de mollusques putréfiés créaient une atmosphère pestilentielle irrespirable. Enfin, les toutes petites perles en voie de formation étaient sacrifiées, avec l'huître qui les portait.

Un ingénieur américain, M. Salomon, vient de donner à ces anciens problèmes de technique une solution élégante. Prenant pour base les travaux de M. Raphaël Dabo, le savant professeur de la Faculté des sciences de Lyon et appliquant en grand ses procédés de laboratoire, M. Salomon radiographie les huîtres perlières de Ceylan.

Une sorte de rotative présente toutes les quinze secondes un casier de cent huîtres perlières, sous un faisceau de rayons X. En une minute, on radiographie ainsi quatre à cinq cents huîtres, en une heure vingt-quatre mille, en quarante-huit heures, cinq cent mille. (La machine marche nuit et jour).

On peut donc ainsi sélectionner rapidement les huîtres perlières. Celles qui ont des perles suffisantes sont sacrifiées, celles dont les perles sont trop petites sont mises dans des parcs, où elles augmenteront leur

Avant de quitter la prison pour se rendre à sa destination, il remit à l'avocat qui l'avait assisté, et qui, touché de ses remords, était venu lui dire adieu, une lettre destinée à sa belle-sœur, lettre que l'avocat promit de faire parvenir à son adresse. Elle était ainsi conçue :

Ma chère Jeanne,

C'est bien osé à moi, cause involontaire de votre malheur, de vous écrire; pourtant, je tiens à vous faire connaître mon désespoir et mon serment de devenir un honnête homme. Je n'avais pas un cœur gangrené. Des circonstances fatales m'ont entraîné. Vous aviez eu raison de choisir Pierre, cet être loyal et dévoué; pourtant, je me figure que si vous m'aviez choisi, j'aurais fait un brave ouvrier, un bon mari, un bon père. Je vous aimais tant!... Vous ne l'avez jamais su: j'ai voulu me tuer. Un camarade est survenu, m'a arraché l'arme des mains, m'a emmené, m'a fait boire, m'a conduit dans un tripot; j'ai joué, ai-je gagné ou perdu? Je ne sais, j'étais

— Je suis un misérable, dit-il, j'ai tué mon frère! arrêtez-moi.

En dehors du meurtre involontaire de son frère, Jacques n'avait jamais été coupable que de vol. La bande dont il faisait partie ne tuait, du reste, jamais, se contentant d'employer au besoin les liens et le bâillon. Sa bonne tenue aux audiences, ses regrets amers et sa douleur poignante disposèrent favorablement ses juges. Accusé de complicité dans le vol projeté et dans ceux précédemment commis; accusé, en outre, d'un acte de violence ayant entraîné la mort, Jacques ne se vit condamné qu'à dix ans de réclusion dans une maison centrale. En entendant l'énoncé du jugement, il courba le front, et de grosses larmes silencieuses jaillirent de ses yeux.

— O mon frère, murmura-t-il, je te jure de nouveau de devenir un honnête homme!

Feuilleton du Pays du dimanche 4

Le Sergent de ville

par Berthe Balley

Il s'était levé, avait posé le corps du malheureux agent sur le trottoir, la tête appuyée au mur, et, s'arrachant les cheveux de désespoir, il regardait de tous côtés, cherchant de l'eau pour laver la blessure, égaré, comme fou, en voyant ses mains sur lesquelles avait coulé le sang de son frère!...

A cet instant, les deux agents tenant un des criminels — l'autre avait pu s'échapper, mais ne devait pas tarder à être pris — arrivaient.

Jacques les vit, ne chercha point à fuir, et, lorsqu'ils furent arrivés près de lui, leur désignant le corps de Pierre :

capacité perlifère, enfin les autres peuvent être rendues à la mer.

Les huîtres ne semblent pas souffrir le moins du monde des rayons X.

Au demeurant, la perle n'est qu'une maladie, une tumeur de l'huître. Le mollusque attaqué par un petit parasite se défend secrètement autour de l'intrus des couches successives de nacre qui l'emprisonnent, l'enkystent, l'étouffent.

Le professeur Dubois a mis en lumière ce curieux mécanisme de la formation des perles. Il est même parvenu à faire naître, pour ainsi dire à volonté, par des inoculations, des perles chez les huîtres, les moules.

Sèmera-t-on, cultivera-t-on jamais la perle ? Les travaux du savant biologiste autorisent à cet égard toutes les prévisions. Toujours est-il que son idée de 1901, réalisée aujourd'hui, en permettant l'examen rapide des huîtres perlées, augmentera certainement la production. Il s'en suivra une baisse sur les perles et bientôt, qui sait les précieuses « gouttes de rosée marine » seront à la portée de toutes les bourses.

Ainsi se trouve réalisée victorieusement et... lucrativement par un Américain, une idée française qui, depuis 1901, n'avait pas dépassé le seuil des laboratoires. Sans doute le meilleur de l'honneur en revient au professeur lyonnais, mais le reste et tout le profit sont pour l'habile technicien étranger !

LES CHEVEUX DE PANCRAZIE

En automne, j'étais en Sicile, faisant nombre d'excursions dans les montagnes, visitant des villages éloignés, cachés parmi les rochers ou perchés hardiment sur des pointes de montagnes, dormant fort souvent dans d'humbles chambres où les dindons et les cochons audacieux ne craignaient pas de se réfugier.

Parmi les souvenirs de ces journées de liberté et de joie il y en a un qui se dessine avec une netteté toute particulière dans mon esprit : c'est celui d'une tresse de magnifiques cheveux noirs.

Un après-midi, vers l'heure du coucher du soleil, j'arrivai à l'entrée d'un village composé de pauvres maisons pelotonnées

ivres, j'étais fou. Le lendemain seulement, je revins à la raison et à ma souffrance. Alors, je résolus de retourner au cabaret, au tripot, dans ces bouges infâmes où je laissais mes souvenirs. Dans l'état d'anéantissement, d'hébètement où je tombais, je trouvais du moins l'oubli... Des camarades me conduisirent à des réunions socialistes....

Dans l'une d'elles, je connus le chef de la bande dont je me décidai promptement à faire partie. Instruit, distingué, parlant bien, il me séduisit. La bande constituée par lui s'attaquait surtout aux vieux avares qui ne font aucun bien et à qui leur or ne profite même pas ; était-ce un crime ? Non, me dit-il. Je le crus.

Voilà, ma chère Jeanne, comment je suis devenu ce que je suis. Je vais partir pour la Centrale. J'y passerai dix ans ; pendant ces dix années, je vous le promets, ma conduite sera exemplaire. Je penserai à vous, à vos enfants. Vous en avez deux, je le sais ; sans me montrer, je m'informerai de vous quelquefois. Je garderai avec soin le prix de mon travail pour ces enfants dont je serai peut-être un jour le soutien, et j'espère qu'alors, réhabilité devant Dieu et devant les hommes, j'obtiendrai de vous mon pardon.

JACQUES.

les unes contre les autres. Sur la place se dressait une grande et ancienne église, de style arabe-normand. Je descendis de cheval devant cette église pour me reposer et remplir mes yeux et mon cœur de l'enchantement que me causait le magnifique panorama étalé à ma vue. Je me souviens d'avoir eu cette pensée : « Comme l'humanité est petite ! »

Je fus tiré de ma rêverie par un vieux prêtre qui s'approcha de moi. Il toussa pour attirer mon attention et m'invita à visiter son église.

Nous pénétrâmes bientôt dans la sacristie, et nous nous trouvâmes devant une vieille armoire toute vermoulue. Après de nombreux efforts, une clef rouillée ouvrit la porte, et j'aperçus une grande statue en bois, peinte de couleurs fanées et tachées par la poussière des siècles, représentant la Madone et l'Enfant-Jésus.

Je prêtai peu d'attention à la statue, car mes yeux avaient été immédiatement attirés par une grande tresse d'admirables cheveux noirs, longs, épais, nattés avec soin et noués aux deux extrémités par un ruban de satin rouge. Cette tresse était attachée au poignet de la Madone et venait toucher le petit pied de l'Enfant Jésus.

Mon regard interrogea le prêtre.

— Ce sont les cheveux de Pancrazie, signor, répondit-il.

— Les cheveux de Pancrazie ! Et qui est ou fut Pancrazie ?...

Le visage du prêtre prit une expression qui le transforma, une expression si humaine, si tendre, si mystique en même temps, que je me sentis saisi par un sentiment d'affection respectueuse pour ce vieillard dans sa soutane couleur de rouille et ses chaussures rapiécées.

Je m'assis sur une caisse en bois placée juste au-dessous de la statue, et le prêtre voulut bien satisfaire ma curiosité en me racontant l'histoire de la tresse de cheveux. Cette histoire, je vous la rapporte avec les paroles mêmes dont il se servit ; mais ce que je ne puis vous rendre, c'est l'expression de ses yeux tandis qu'il parlait, c'est la simplicité charmante, la sincérité presque enfantine de sa voix.

Pancrazie ne fut jamais jolie, mais elle fut toujours une bonne fille. Elle possédait la plus belle chevelure du village et de tout le pays environnant. Quand elle était petite, ses cheveux avaient des reflets d'or, mais

Cette lettre fut remise à Jeanne quelques jours après le départ de Jacques. La pauvre femme, qui avait versé toutes ses larmes, en fut cependant émue. Elle s'accusa, en son fort intérieur, d'avoir été la cause initiale de la perte de son beau-frère. Il avait cherché à oublier son amour pour elle. S'il ne l'avait pas aimée, il eût épousé quelque brave ouvrière et fût resté honnête. Elle soupira, et, malgré sa peine, son cœur tendre et bon pardonna.

La préfecture de police s'était chargée des funérailles du sergent de ville ; presque tous les agents y assistèrent, le char disparaissait sous les couronnes, une foule nombreuse suivait le convoi, enfin une indemnité pécuniaire de cinq cents francs fut allouée à la veuve.

Jeanne avait quelques économies, et, malgré sa vue affaiblie par les larmes versées, elle se mit courageusement au travail. Ses chers petits la soutenaient dans cette terrible épreuve.

(A suivre.)

le fond en était sombre. Et lorsqu'elle grandit, la teinte foncée se répandit sur toute la chevelure qui devint franchement noire. Cependant, sur son front près de ses tempes, il y avait encore quelques bouclettes qui, comme des petites plumes d'or, ombrageaient ses yeux, ses bons yeux si pieux qui riaient si gaiement.

Pancrazie n'était pas une de ces mélancoliques qui pleurent lorsqu'elles prient. Elle ne trouvait pas qu'il fût mal de sourire à la Madone, et maintes fois, je l'ai vue courir à la sortie de l'école, et envoyer des baisers à la statue de la Vierge qui est à l'entrée du village ; comme un enfant aurait pu le faire à sa mère venant à sa rencontre, par-dessus les rochers. Pourquoi pas, signor ?... Pancrazie avait confiance dans la Madone... Et qu'y a-t-il de plus beau que la confiance qui s'écoule d'un jeune cœur comme un ruisseau d'une source vive ?... La Madone aimait cette confiance, j'en suis sûr.

A mesure que Pancrazie grandissait, et malgré sa piété (c'était l'enfant la plus pure que j'aie jamais bnie), les sentiments naturels lui inrent. Ils viennent tôt, signor, dans les pays du soleil... et... Dieu soit loué, le soleil ne nous quitte guère ici. Pancrazie, donc, commence à soupçonner qu'il y a une autre vie pour une jeune fille qui sort de l'enfance.

Ah !... signor ! j'ai surveillé cette enfant comme j'aurais surveillé une des fleurs de mon petit jardin. A propos, je vous ferai visiter mon jardin avant votre départ.

J'ai souvent pensé « quelle mère dévouée elle fera ». Et quelquefois j'ai passé en revue tous les garçons du village afin de lui choisir un mari lorsqu'elle serait un peu plus âgée. Mais, je ne sais pourquoi, cet examen se terminait toujours de la même façon : je ne pouvais arrêter mon choix sur personne.

Eh bien, signor, vous savez ce que sont les jeunes filles. Pancrazie n'attendit pas que j'eusse choisi pour elle, bien que personne ne me portât plus de respect. Elle ne pensait pas autant de bien d'elle-même que moi. Et, tandis que je me disais : « Giovanni ne fera pas l'affaire, ni Stefano, ni Pablo, et que Dieu la preserve de Giorgio ! » elle se disait à elle-même : « Angelo ! » Je suis sûr qu'elle ne prononça pas une parole de plus. Je puis l'entendre disant ces mots dans un sourire : « Angelo ! »

J'avais bien pensé à cet Angelo mais je m'étais dit : « Angelo ne lui conviendra pas tout à fait. Ce n'est pas qu'il fut un méchant garçon. Non ! De plus il était beau, fort, gai, il jouait de la guitare et dansait la tarentelle. Il chantait aussi *Sole Mio* si fort qu'on l'entendait d'Acireale à Capo St. Alessio. Mais... mais, à mes yeux personne n'était assez bon pour Pancrazie.

Cependant le cœur de Pancrazie s'était donné à Angelo, et celui-ci avait répondu à l'amour de la jeune fille. Lorsque je les vis tous deux devant l'autel, elle agenouillée et priant pour lui, lui debout faisant le signe de la croix tout en la regardant prier, je compris ce qui se passait en eux, et je me dis : « Peut-être la Madone a-t-elle, comme moi, passé en revue tous les garçons du village et a-t-elle choisi Angelo... » Et je me berçai de l'espoir que même dans ce monde corrompu tout pourrait être bien pour cette pure enfant...

Angelo était marin et souvent absent... Un soir que j'étais dans mon jardin soignant mes roses (elles valent la peine d'être vues comme vous en jugerez tout à l'heure, signor), je vis Angelo et Pancrazie